

XYZ. La revue de la nouvelle

Le miroir au masque

Denys Gagnon



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1988). Le miroir au masque. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 29–32.

Le miroir au masque

Denys Gagnon

Quel est-il, ce reflet du miroir vénitien, qui si fort l'appelle? Dans ses solitudes vers lui, elle est belle encore, parfaitement, du charme des cires, rayonnante et crépusculaire par les brocarts sombres de la robe qu'elle porte. Elle est belle de la fête qu'elle a voulu fuir, l'Élisanne des coiffures, des fards et des bals, son image superbe dans les chevelures grises que lui font ses boucles et ses mèches, là où vont briller, pour les nuits de ses fastes, des veines bleues ou mauves, rutilantes de brisures et de moires.

Or, cette fois, ce n'est pas pour l'éclat de la mascarade qu'elle aura chargé de peignes précieux et de pierreries le poids de ses cheveux en torsades. Comme toujours, on l'y avait conviée, mais ce n'est pas pour la fête et la danse que ce visage façonné, revêtu par ses ombres et ses lignes fondues qui s'estompent en crèmes et en poudres sur les formes peintes. Pour rien d'autre que pour son visage miré, remonté sur le fond de Murano et que la glace renverse sous ses yeux.

Élisanne s'est assise. Désormais, pourrait-on dire. Un moment, la clarté du miroir antique a lui devant elle, quand sa main gantée s'est posée sur le verre... Elle ne bougera plus et la nuit d'alentour, silencieuse, croira s'écouler d'Élisanne immobile.

À cette heure, il y a vingt-huit ans : et ce bal, autrefois, et ce premier homme, qu'elle avait aimé. Celui du baiser promis, celui de leur double jeunesse. Celui de l'anniversaire qu'il avait célébré, par cet autre soir de fêtes et de masques où elle était accourue. Celui des douleurs, alors et ensuite, que par lui elle avait connues de ne connaître plus.

Car elle ne l'a plus connu!

Qu'avait donc été, vers minuit, son jeu horrible contre elle? Cet horrible jeu comme d'une grimace qu'on ne verrait pas et dont le rictus vous mord, vous empoigne, vous déchire, vous avale, mais pour une moquerie de rire.

Pour lui, alors qu'elle l'en priait, au milieu des torsions et des contorsions des fêtards, arlequins et polichinelles, et autres lugubres zanni sous leurs traits postiches, fantoches et fantasques, aux costumes fantasmatiques, bigarrés et mauvais, manière Jacques Callot, de ne pas soulever sa visière de Pierrot lunaire empruntée d'on ne savait quel ensemble.

Au contraire, à mesure de la terreur qu'il lui inspirait, il avait étreint Élisanne contre lui et son masque blanc, enfantin, sur la joue duquel durcissait le givre bleuté de trois larmes, réelles et muettes.

Et alors, elle a fui le bal, et les voix de la foule ont brui.

Déjà, sans savoir, tu comprenais tout, Élisanne. Tu comprenais tout du secret des masques aux visages percés d'yeux sans regards, toi dont l'œil n'avait plus retrouvé l'iris bleu de celui que tu aimais. Toi dont l'œil n'avait plus rencontré que l'absence et l'œil vide comme là-bas, comme si loin, si profondément aboli par derrière le faciès moulé de son Pierrot, le visage de toile recouvrant l'évanouissement de son autre visage et sa défection, désertion du visage.

Est-ce le miroitement du Pierrot lunaire que tu cherches là, ce soir, à scruter le miroir d'Italie qui t'envoûte et te retient, encadré de ses lignes Renaissance charmeresses, maintenant passées sur le bal et l'anniversaire quatre fois sept années révolues?

« Cette nuit-là de tes vingt-huit ans, mon aimé, où pour le premier soir je ne t'ai plus revu, et pour le premier jour ensuite, et pour jamais. Je regarde, les yeux sur mes yeux, dans mes yeux. Et voici vingt-huit ans, que tes vingt-huit ans! Comment ne pas prier la mémoire même de mon vieux Murano? À nouveau ce soir, dans la nuit qu'il fait de soixante années, comment ne pas supplier ce miroir immense où, pendant si longtemps dans le premier temps, j'ai voulu extirper du souvenir de mes yeux sa mémoire de t'avoir contemplé, pour qu'en reparaisse la forme présente et nageuse, devant moi, sur la glace. Elle, au vaste regard qui rend et qui donne.

Encore vingt-huit ans? Oh! vraiment, je t'aurais materné. Et quand d'autres m'ont aimée, la durée de toute la vie, dans l'exubérance de mes âmes festives — permets-moi ce mot, n'est-ce pas? —, la surabondance des fêtes et des carnivals que j'ai dominés de mon règne, magnifique et altière à vieillir, j'ai épié chaque fois dans leurs yeux brûlés par leur frénésie et par leur caresse alors qu'ils haletaient au-dessus des frissons de ma quête et de mon bonheur; chaque fois j'ai épié, dans les profondeurs de chaque œil, si tu n'étais point passé quelque jour devant eux et s'ils ne t'avaient point jamais vu un moment, pour l'instant de vivre et de n'oublier pas.

Ce que je n'ai pas obtenu d'eux, par eux j'ai voulu l'obtenir. Mais de mon désir, mon travail et ma peine, je n'ai retiré que les onze fils, morts-nés.

Cependant, toi, toi, toi, où ton visage aura-t-il continué de vivre? Où ton visage aura-t-il continué d'aimer? Je vais te dire: «Je songe d'une glace parfaite, aimante et fidèle, qui t'aura partout et toujours, révélatrice adoratrice, renvoyé ton visage dans l'image absolue que j'en ai vénérée. On a répété de trop mauvaises choses des miroirs et du verre.»

Elle se lève, à présent tout entière devant son visage et son corps reflétés. Les vents d'automne et d'aurore ont frappé à la porte-fenêtre qui a cédé, et se sont ouverts derrière Élisanne les battants laqués d'une armoire de Coromandel.

Cette nuit, ce soir, entre chaque parole, Élisanne a vieilli toute sa vie.

«Oui, on a fait de la glace et du verre de bien mauvais contes en feignant d'arracher leurs déserts aux grandes paix dont ils sont recouverts. Le mystère n'est jamais miré qu'au-dessus de ses voiles.»

À défaut de le retrouver, elle voudrait ne plus bouger devant sa vision de soi, comme autrefois devant lui, dans l'éternité de sa figure patiemment ouvragée, immobile et secrète, qu'elle complique d'un dire: «À présent, le fard du visage est parfait. Triomphant par lui, *l'absence*, qu'un tracé recouvre!»

Elle pose la main sur le frémissement de sa lèvre dont jamais ne s'est approché le baiser promis. Ses yeux verts ont flambé dans leur crépuscule, une lueur de l'aube ou de la nuit. Et elle baisse les paupières, le temps de sa caresse, le temps du baiser que l'on s'accorde à soi, après plusieurs fois sept années de promesse, de désir et d'absence. Oh! la douce tiédeur molle et tendre du miroir vénitien, où les larmes et les lèvres et l'haleine s'atteignent d'une langueur d'Élisanne et de sa mémoire de mélancolie.

«Non, ne pas pleurer», se ravise-t-elle en ouvrant les yeux.

Mais vos larmes en connaissent trop long, toujours, pour toujours, et le pleur d'Élisanne sait d'où il vient et pourquoi marquer de zébrures et de rigoles la composition du visage dans ses poudres et dans ce qui le maquille. C'est le pleur corrosif, qui épure et qui creuse et qui draine. Et toutes les couleurs peintes s'emmêlent aux larmes et se gonflent en cloques qui crèvent, qui éclatent et coulent en sillons squameux.

Élisanne pousse un cri d'horreur: les traits de son visage, un à un, sont tombés devant elle et la chair continue de s'écouler, qui fond et qui

roule. Et son œil qui brûle tourne au regard bleu qu'elle a tant suscité, et sa voix dans son cri n'est plus sienne et s'étrangle.

C'en est fait du dernier retour des sept ans, où la vie se corrompt ou se juge, et le jour a point. C'en est fait du baiser au miroir et de l'absence même de celui qu'Élisanne a aimé, si belle encore quand minuit sonnait, l'Élisanne des fards et des bals.

Et quant au visage réfléchi sur la glace de Venise, il porte traits d'homme. Jeune, mais ainsi qu'on l'était autrefois. D'il y a quelque trente ans, je dirais. Ses yeux bleus sont les plus profonds, profondeurs de naissance ou de renaissance. Quelque chose en lui de si jeune, de si neuf ou de si renouvelé, qu'on ne s'étonne pas de trouver un balbutiement sur le rebord des lèvres et d'entendre trois, quatre, cinq ou six fois répété: Serge-Jean, Serge-Jean, Serge-Jean!

Natif de Québec, Denys Gagnon est à la fois un passionné de théâtre, de Wagner et de Victor Hugo. Il a publié deux recueils de contes, sous-titrés «sorcelleries lyriques», intitulés *le Village et la ville* et *Haute et profonde la nuit*.